



K.O

Réalisé par Fabrice Gobert
Avec Laurent Lafitte, Pio Marmaï, Chiara Mastroianni, Zita Hanrot

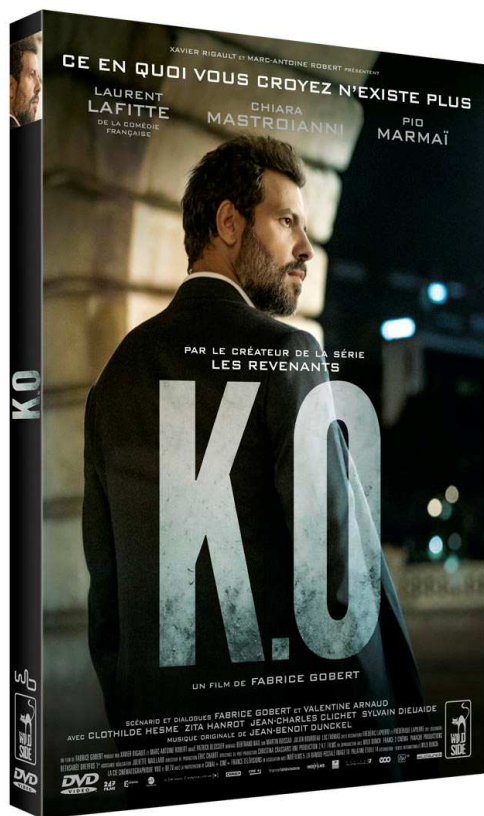
Antoine Leconte est un homme de pouvoir arrogant et dominateur, tant dans son milieu professionnel que dans sa vie privée. Au terme d'une journée particulièrement oppressante, il est plongé dans le coma. À son réveil, plus rien n'est comme avant : Rêve ou réalité ? Complot ? Cauchemar ? En quête de réponses, Antoine va s'enfoncer peu à peu dans la violence.

CE EN QUOI VOUS CROYEZ N'EXISTE PLUS

Créateur de la série événement *Les Revenants*,
Fabrice Gobert est de retour avec un thriller paranoïaque fantastique !
Pour l'occasion, il s'entoure d'un casting exceptionnel : Laurent Lafitte (*Elle*),
Pio Marmaï (*Ce qui nous lie*) et Chiara Mastroianni (*3 Cœurs*) excellent
dans ce film noir et où les apparences sont souvent trompeuses.
Soyez-en sûrs, vous n'en ressortirez pas indemne, mais bien K.O.

En DVD & VOD le 25 Octobre

Matériel promotionnel disponible sur demande - Images et visuels disponibles dans l'Espace Pro via www.wildside.fr



CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES DVD

Format image : 2.40, 16/9^{ème} compatible 4/3
Format son : Français DTS 5.1 & Dolby Digital Stereo 2.0,
Audiodescription Aveugles & Malvoyants
Sous-titres : Français pour Sourds & Malentendants
Durée : 1h50

COMPLÉMENTS DVD:

- Making-Of du film

Prix public indicatif : 14,99 € le DVD

* * *

Afin que le plus grand nombre puisse profiter de ce film, ce DVD propose à la fois

**le Sous titrage pour Sourds & Malentendants et
l'Audiodescription pour Aveugles & Malvoyants.**

WILD SIDE VIDEO - [SERVICE DE PRESSE : Benjamin GAESSLER & Cassiopeia BASSIS]

Tél : 01.43.13.22.10 ou 22.32 / bguessler@wildside.fr + presse@wildside.fr – 65, Rue de Dunkerque 75009 PARIS

Retrouvez-nous : www.wildside.fr - [f/WildSideOfficiel](https://www.facebook.com/WildSideOfficiel) - [t/wildsidecat](https://www.tumblr.com/wildsidecat)

Entretien avec Fabrice Gobert

Quel en a été le point de départ du film ?

L'écriture de K.O est née de plusieurs envies. Avec Valentine Arnaud, ma coscénariste, nous avions le désir de parler de la violence au travail, des rapports de pouvoir, du mépris, de l'incapacité qu'ont certains à se mettre à la place de l'autre. Mais nous ne voulions pas aborder ces sujets de manière frontale. Nous voulions prendre un biais. Valentine a eu cette idée d'un scénario qui s'inspirerait d'une certaine manière de ces comédies américaines où l'on voit la vie d'un type basculer dans un univers totalement différent de celui dans lequel il évoluait jusque-là. Un fantastique introspectif en quelque sorte, autour d'un personnage unique qu'on suivrait pendant deux heures. On souhaitait ce personnage arrogant, voire odieux. Un anti héros. Un personnage que l'on n'aime pas d'emblée. Un Scrooge, le héros d'*Un Conte de Noël* de Dickens, contemporain dont la réussite est flagrante, qui a atteint les sommets et qui, du coup, méprise ceux qui n'ont pas réussi comme lui. Il nous semblait intéressant de le confronter brutalement à un monde où il ne serait plus ce symbole de réussite. Quelle serait alors sa capacité d'adaptation dans un environnement où il n'aurait plus toutes les clés ni tous les atouts ? On voulait le forcer à se mettre à la place des autres. Et du coup, le faire passer de héros négatif à quelqu'un pour qui on pourrait enfin éprouver de l'empathie.

Ce n'est pas pour autant un conte moral. On s'attend à ce que, ce qu'il traverse, lui enseigne quelques notions d'altruisme, d'ouverture au monde. Et pourtant le film ne va pas tout à fait là. Il n'y a pas à proprement parler de résolution positive.

C'est la question qui traverse le film. A quel point est-on capable de changer et de se remettre en cause ? Notre ambition était d'essayer de nous mettre dans la tête du personnage. Dans la sienne mais aussi dans celle des autres, car très vite nous avons eu envie de construire autour de lui des personnages aussi solides, de les sonder, de les transformer, et de les mettre eux aussi dans des situations extrêmes pour voir comment ils réagiraient. Il y avait chez nous une volonté expérimentale. Sans perdre l'idée d'un film ludique.

Une affiche du film *L'Enfer* de Clouzot, un vigile qui lui ordonne d'écraser sa cigarette, le coup de fil de sa maîtresse au moment où il se trouve avec une autre fille... Vous glissez des indices qui semblent donner une légère avance au spectateur.

J'adore qu'au cinéma on stimule mon attention, mon intelligence, mon imagination. C'est vrai que dans la première partie du film on pressent que la "belle" situation d'Antoine est précaire. Des indices disséminés laissent à penser que ce modèle vacille. Cette réussite insolente et assez insupportable est en danger. Il y a autour d'Antoine plein de signaux qu'il ne voit pas mais que nous percevons. Cela crée une tension qui j'espère donne déjà un certain plaisir au spectateur. J'ai envie qu'il se demande quelle est la véritable réalité. Si l'on est dans un fantasme ? L'idée est ici de modifier sans cesse la place du spectateur. Parfois il est en avance sur Antoine. Légèrement. Parfois, au contraire, il est en retard.

La musique du générique d'ouverture participe immédiatement à ce conditionnement du spectateur...

Selon moi, une partition sonore et musicale peut permettre de faire passer des idées que le dialogue ne permet pas toujours. La bande originale de Jean-Benoît Dunckel (du groupe Air) a participé à cela. Nous avons reçu la première version du thème principal du film alors que nous commençons le montage. Je ne savais pas comment démarrer le film et sa partition m'a donné l'idée de ce genre de générique angoissant qu'on retrouve chez John Carpenter par exemple. Cette succession de notes un peu entêtante de musique pose d'emblée le climat du film.

Il y a plusieurs points d'ancrage dans le scénario : le sociétal avec le monde du travail, sa violence, mais aussi le romanesque avec la reconquête de l'être aimé, l'idée de l'âme sœur ainsi que le fantastique, le pamphlet contre les grands dirigeants.

La première partie devait se situer entre le drame et le thriller social. Puis venait ensuite un fantastique teinté d'incursions dans une forme, si ce n'est de burlesque, du moins d'absurde et d'angoissant. Puis s'aventurer - même si je n'aime pas beaucoup le terme car je le trouve réducteur - vers la comédie de remariage où deux personnages se redécouvrent. Qu'à ce moment du film, on soit touché par le personnage de Solange et que le spectateur laisse un peu de côté toutes les questions qu'il s'est posé jusque-là pour se demander simplement si Antoine va parvenir à la séduire à nouveau. Le fil conducteur de l'écriture a toujours été Antoine. Je voulais que l'on ressente tout de même une certaine empathie pour lui, même si j'ai bien conscience que cet homme n'appelle guère ce genre de sentiment, et surtout que l'on puisse comprendre ses réactions, et en même temps que ce soient les personnes autour de lui et les situations qui le poussent à agir de telle ou telle manière.

Mais sans baisser la garde de son arrogance...

Il ne faut pas qu'il soit transformé. L'interprétation de Laurent Lafitte a été très déterminante sur ce point précis. Sa capacité à pouvoir jouer des émotions contradictoires est inouïe. Je pouvais aller jusqu'à lui demander de me composer un homme extrêmement angoissé mais qui ne le montre pas ! Parce que justement Antoine est arrogant. Il a sa droiture, sa posture...

Pour mettre en images le film vous faites le choix du scope, choix d'autant plus probant que le scope amplifie les ruptures de cadre et du coup confère sans cesse au film une tension et l'idée de spirale...

Avec Patrick Blossier, le chef opérateur du film, il y a eu très tôt l'envie de plonger Antoine et le spectateur dans un monde très cinématographique et codifié, et pour cela le format du scope est idéal. C'est un format moins réaliste, plus romanesque. Il permet aussi des ruptures plus fortes. Notre idée était, dans la première partie, de coller aux basques d'Antoine et d'éliminer presque complètement le décor. Puis, à son réveil, de le montrer perdu dans un décor qu'il a du mal à reconnaître. Le scope optimisait les deux.

C'est un format d'observation mais aussi d'écriture. Il vous permet de tracer des lignes de fuite et des perspectives dans le cadre qui instillent une idée de labyrinthe. On perd un peu de la profondeur de champ pour mieux y égarer le héros et le spectateur...

On ne voit pas tout. On devine des choses. Un travail couplé avec celui de la lumière qui isole, focalise des détails. Le scope oblige à faire des choix, y compris dans les décors. Cela nous a poussé à trouver des lieux de tournage qui aillent avec ce format, qui existent dans la largeur. Je salue d'ailleurs le travail des Lapierre, les décorateurs du film qui m'ont accompagné pour tous les repérages et qui m'ont aidé à faire les bons choix.

Dans K.O la lumière participe à brouiller encore un peu plus la perception du réel.

La lumière est ici d'autant plus importante que le but du film est de recréer de l'étrangeté de manière constante et à chaque fois différente. L'étrangeté vient du décor ou des éclairages nocturnes qui vont osciller entre réalisme et bizarre. Mais ni le réalisme ni le bizarre ne doivent être une obsession. Nous ne sommes pas dans le naturalisme c'est certain mais ma volonté était avant toute chose que l'on soit toujours tenté de croire à ce qui se passe.

Le son aussi rompt régulièrement notre perception en perturbant et prolongeant notre écoute au-delà du cadre...

C'est une idée qui était sans cesse présente au moment de la mise en scène. On y réfléchit beaucoup avec Martin Boissau, l'ingénieur du son, et Julien Bourdeau, le monteur son, avec lesquels je travaille depuis *Les Revenants*, et Luc Thomas, le mixeur du film. Un simple son de métro peut être à la fois rassurant ou terriblement inquiétant. Pour les composer, Julien, qui est très inventif, a eu recours à des bruits très divers. De manière à ce qu'un simple son, hyper réaliste, devienne à sa manière l'expression du mental du personnage : ses terreurs, ses angoisses...

Laurent Lafitte est très troublant dans la composition d'un homme de pouvoir doté d'une force vitale apparemment indestructible qui va pourtant peu à peu se fissurer de l'intérieur. Mais de manière quasi imperceptible...

Je cherchais un comédien qui soit capable d'être physique, d'être convaincant dans le drame et en même temps dans la comédie, qu'il dégage spontanément quelque chose de sympathique qui nous permette tout de même d'être en empathie avec lui, y compris au début du film, mais avec un rien d'autorité qui nous tienne aussi à distance. Laurent possède tout cela. En écrivant le film, je pensais à un mix entre Bill Murray, James Stewart et Cary Grant !

Chiara Mastroianni est en revanche dans la douceur. C'est un contrepoint au personnage d'Antoine. Cette dualité complémentaire dans les corps comme dans le jeu des deux acteurs était intentionnelle ?

On ne le théorise pas, mais oui instinctivement lorsqu'on la constate au moment d'une lecture, on sait que l'on va jouer de cette dualité. J'ai eu très vite envie de filmer cette complémentarité de tonalité. Et Chiara, par son jeu, apporte une idée de fragilité, de doute. Grâce à elle on devine très vite que ni Solange ni Antoine ne sont complètement ce qu'ils sont dans la vie, qu'ils se forcent. Ils construisent un personnage social.

Parlez-nous des autres comédiens. C'est autour du couple Laurent Lafitte / Chiara Mastroianni que vous avez composé la distribution ?

C'est vraiment le duo qu'ils formaient qui a déterminé le choix des autres actrices et acteurs. Il fallait que l'harmonie existe et fonctionne. Comme le film va dans différents genres et registres, du dramatique à quelque chose flirtant avec la comédie, je voulais des acteurs capables d'être à l'aise dans différentes tonalités. Ce qui était le cas de Pio Marmaï, à la fois dans le drame et dans la comédie. J'avais vu Zita Hanrot dans *Fatima* et elle me semblait parfaite dans le rôle à multiples facettes que j'avais envie de lui confier. Elle peut avoir un jeu très tranché, ce qui correspond parfaitement aux deux rôles qu'elle interprète.

Et puis il y avait des comédiens avec lesquels j'avais précédemment travaillé sur *Les Revenants* comme Clotilde Hesme ou Jean-François Sivadier. Je commence à bien les connaître et je savais qu'ils seraient partants pour des rôles peut-être moins développés, mais déterminants dans certaines scènes qui ne reposeraient que sur eux et nécessiteraient leur capacité à être très rapidement dans la situation et à créer des personnages.